

Je m'étais attardé bien volontiers à cette visite, mais il me restait une bien longue route à faire; mon conducteur, pressé de rentrer chez lui pour faire ses foins, me demanda de marcher une partie de la soirée, ce à quoi je consentis volontiers, malgré la nuit noire qui nous surprit de bonne heure, avant même que nous fussions rendus sur les bords du lac Konogami.

Nous ne fîmes qu'une courte halte à Notre Dame de La-terrière, pour saluer monsieur le curé, et nous ne pûmes admirer qu'en passant l'ancien et magnifique établissement des révérends Pères Oblats, aujourd'hui la propriété des MM. Gauthier. Nous nous hâtions de gagner le Portage des Roches, pour y prendre le souper et laisser un peu reposer le vaillant petit cheval canadien qui, parti de la Grande Baie le matin, se voyait menacé à cette heure d'aller chercher une gîte à Hébertville.

En arrivant au Portage des Roches, nous avons joui d'un coucher de soleil des plus fantastiques. De gros nuages noirs obscurcissaient l'horizon et l'astre du jour à son déclin ne réussissait à les border que d'une frange d'un violet de deuil, qui se changeait tantôt en une pourpre sanglante, tantôt en un rouge sombre et métallique, d'aspect infernal. Eclairés de la sorte, les abords assez sauvages du Portage des Roches revêtaient tour à tour les formes les plus variées des décors de quelque sombre féerie!! C'était superbe!

Quand nous nous remîmes en route après souper, c'était bien autre chose, on ne voyait plus rien, ni ciel, ni terre; nous marchions à l'aventure, et il me fallait avoir beaucoup apprécié les qualités de notre cheval pour ne pas craindre de nous rompre le cou à chaque pas.

La route est longue du Portage des Roches à l'église de St-Cyriac, surtout dans de telles conditions. De temps à autre pourtant un bon coup de vent venait balayer les nuages et nous permettait, à la pâle clarté des étoiles, de distinguer un coin du lac ou de voir surgir dans les jeunes bois, poussés depuis le grand feu de 1870, quelque géant dénudé, qui me faisait songer à ces fûts de colonne brisée qu'on rencontre dans des cimetières, et on semblait vouloir conserver au pays le souvenir de ses glorieux frères disparus dans cet incendie aux proportions colossales.

Nous avançons lentement dans les chemins rendus plus difficiles encore par de récentes et fortes pluies. Onze heures n'avaient encore sonné à aucune horloge sur cette route déserte que nous croyions déjà avoir passé minuit. Aussi renonçant à gagner Hébertville, ne souhaitions-nous plus que d'atteindre St-Cyriac et de pouvoir nous faire ouvrir les portes de la seule maison de pension de l'endroit, connue dans le pays sous le nom "l'hôtel Jean Deschênes, un des compagnons du fameux Peter MacLeod.

Dans les cahots de la route me sont revenus bien souvent à l'esprit les fameux vers cacophoniques adressés à Victor Hugo, avant son entrée à l'Académie française; une parodie même m'en vint à la pensée, que je vous livre pour ce qu'elle vaut. Elle n'a d'autre excuse que le peu de distinction que nous offrait la route obscure (*Ibant obscuri sub umbra*). Les souvenirs classiques m'assaillaient aussi nombreux que les maringouins:

Quand donc aux bords
Que Kaskouiac on nomme,
De chocs en chocs, au port
Arriverons-nous, rare homme?

Tout vient à point à qui sait attendre; nous arrivâmes donc chez Jean Deschênes sur les minuit, et un garçon que nous réveillâmes à grand-peine, nous fit attendre quelques minutes qui nous parurent bien longues.

Enfin nous pûmes à notre tour goûter les douceurs du repos, après cette journée commencée si tôt et si tard finie, mais qui, à tous points de vue restera une des meilleures de mes pérégrinations de cet été.

Debout de bonne heure, le lendemain, nous nous mettions en route pour Roberval où nous arrivions le soir sans encombre, trop tard cependant pour que je puisse songer à me faire conduire chez le révérend M. Lizotte qui m'avait obligeamment offert l'hospitalité dans son presbytère.

Je m'y rendis seulement le lendemain avec l'espérance de visiter en détail et de voir s'organiser une excursion à la Péribonka qui devait se trouver ajournée par le départ des membres de la Presse associée de Québec pour la Nouvelle-Angleterre.

Mais la visite de Roberval nous entraînerait trop loin pour aujourd'hui, et nous allons, si vous le voulez bien, en rester là.

Agrez, mon cher directeur, l'assurance de mes sentiments dévoués.

E. CASTEL.

CAUSERIE AGRICOLE

Engraissement des bêtes à cornes.

La rareté des fourrages dans plusieurs localités amènera un grand nombre de cultivateurs à disposer d'une partie de leurs bêtes à cornes à vil prix, dans l'impossibilité où ils seront de les hiverner. D'un autre côté, on essaiera autant que possible à les engraisser avant d'en disposer pour en retirer un meilleur profit. Dans ce dernier cas, l'alimentation devra se faire avec soin et économie, si l'on veut que cet engrais ne dépasse pas le prix de vente que l'on pourrait retirer de ces animaux; car il faudra également compter sur la rareté des céréales, là surtout où les gelées ont détruit partie de la récolte en grains de toutes espèces.

Dans ces circonstances, quant à l'engraissement des bêtes à cornes, il importe d'opérer sur un bétail qui sera en état de profiter de la nourriture qu'on lui donne, afin de n'être pas en perte.

Le temps et la quantité d'aliments qu'il faut pour produire une certaine quantité de chair, dépendent non-seulement de la nature des aliments, mais encore, et très spécialement, des propriétés de la race et de l'état actuel des bêtes au moment où on les met à l'engrais; par état actuel, nous entendons l'âge et l'état de santé, de fatigue (si l'on a à opérer sur des bœufs de travail) ou de maigreur. Quant à la maigreur elle-même, il faut bien distinguer celle qui appartient à la race ou à l'animal, de sa propre nature, de celle qui serait la suite de sa fatigue ou d'un travail excessif, et de celle qui ne proviendrait que d'une mauvaise nourriture. Ce dernier genre de maigreur se répare promptement; il présage, au contraire, un engraissement rapide, il n'exige qu'une amélioration progressive dans la qualité et la quantité de nourriture. Celui qui provient de fatigues excessives demande qu'on fasse précéder l'engraissement par une saignée-légère. Quant à la maigreur qui tient au tempérament de l'animal, elle est difficile à vaincre, et ne présage que mécomptes; elle est un signe du peu de disposition des organes de cet animal à s'approprier les sucs des aliments qui passent par ses intestins,